

s'empare de toute la végétation, surtout lorsque la pluie est très-long-temps retardée ; mais aussi une seule pluie qui dure une nuit entière suffit pour couvrir de verdure et changer en une belle prairie une plaine aride, où la veille l'œil n'apercevait pas un brin d'herbe.

Pendant la saison des pluies, il est rare que le soleil perce à travers les vapeurs épaisses dont l'air est chargé. Dans le Bengale, les pluies continuent souvent plusieurs jours sans se ralentir. La quantité d'eau qui tombe pendant un mois est évaluée à vingt ou vingt-deux pouces. Les fleuves débordent ou couvrent toute la campagne, à l'exception des terrains élevés ou contenus par des digues. Sur la côte de Malabar, les averses, les tempêtes et les orages sont plus violens que sur la côte de Coromandel. Cependant on ressent quelquefois des ouragans dans cette partie de l'Hindoustan.

Haafner, voyageur allemand, fut témoin d'une de ces terribles convulsions de la nature. « Cet ouragan ne vint point à l'improviste, dit-il : les élémens troublés, toute la nature en combustion, avaient depuis plus de huit jours annoncé par des signes certains sa terrible approche. La mousson avait cessé de régner : de grands orages partant de chaque point de l'horizon, se disputèrent pendant quelque temps l'empire des airs ; on vit les gros poissons quitter leurs profondes demeures,

pour venir respirer à la surface de la mer : la grève était couverte de goëmons, de coquillages, et d'autres productions marines que la mer bouillonnante rejetait de son sein : souvent un lueur roussâtre, semblable à celle qui résulte de l'incendie d'un village éloigné, se répandait sur la surface du ciel ; les feuilles des végétaux étaient dans un mouvement continuel ; la lune, en se levant, paraissait d'une grandeur démesurée ; le soleil, à son coucher, ressemblait à un disque de sang. On vit arriver tout-à-coup des volées prodigieuses d'hirondelles messagères des tempêtes, des mouettes et d'autres oiseaux qui, en jetant des cris de détresse, venaient à tire-d'aile chercher leur salut sur la plage.

Les quadrupèdes firent aussi connaître le danger prochain. Les bœufs et les moutons se serraient les uns contre les autres, regardaient le ciel en poussant des hurlemens plaintifs, et ensuite laissaient tristement pendre leur tête sans songer à prendre aucune nourriture. Les chiens faisaient entendre par intervalle leurs aboiemens ; les animaux sauvages se réfugiaient dans les profondeurs des bois.

Le jour arriva enfin qui devait voir ce terrible spectacle. De sombres nuages sans forme, et qui ressemblaient à des montagnes renversées, s'élevaient déjà amoncelés à l'horizon. La foudre

sillonnait en tout sens leurs bords roussâtres. Pendant toute la matinée, l'on avait senti une chaleur étouffante qui gênait la respiration. Pas le moindre souffle de vent n'agitait les feuilles des arbres ; les éventails superbes des palmiers et des cocotiers pendaient le long des tiges. A deux heures après midi, le vent commença à se lever un peu : vers quatre heures, un calme profond y succéda brusquement.

Cependant on voyait de noirs et épais nuages s'élever rapidement de tous côtés au-dessus de l'horizon ; le tonnerre grondait déjà de loin dans leur sein ; ils se joignirent : bientôt le jour fit place à une obscurité profonde, un silence effrayant régna partout.

Semblable à mille coups de tonnerre qui se seraient fait entendre à la fois, l'ouragan éclata tout-à-coup ; la terre trembla, la mer mugit. Le tourbillon enleva, et fit tournoyer avec rapidité dans l'air les cabanes, les toits, les joncs et les arbustes, mêlés à des collines entières de sable. Les cocotiers et les autres palmiers, agités en tout sens, entrechoquaient leurs cimes avec un bruit effroyable ; les vagues de la mer soulevées ressemblaient à de hautes montagnes escarpées dont le faite couvert de neige est entouré de nuages, de grands coups de tonnerre partaient de tous les points du ciel, qui paraissait en feu. Au milieu du

sifflement des vents, on distinguait le bruissement des flots, et la chute des torrens de pluie qui se succédaient sans interruption : toute la nature était dans un horrible désordre ; le ciel et la terre retentissaient d'un bruit confus et étourdissant.

Des cris affreux partirent aussitôt du rivage, et, malgré le bruit des élémens déchaînés, parvinrent jusqu'à nous. Arrachés de leurs ancres, un grand nombre de navires étaient ballottés par les lames ; poussés les uns contre les autres, ils se brisaient ; la mer les engloutissait. D'autres fixés par leurs câbles s'élevaient sur des vagues d'une hauteur prodigieuse, puis en descendaient avec rapidité, et disparaissaient pour toujours dans les abîmes de l'océan. Vainement les matelots grimpaient au haut des mâts, et par leurs gestes et leurs cris faisaient connaître leur détresse. Le navire coulait à fond, un immense tournant se formait à l'endroit où il avait péri, et la mer en fureur roulait avec impétuosité ses eaux bouillonnantes par-dessus.

La nuit vint dérober cette scène d'horreur à nos yeux ; tout fut couvert des ténèbres les plus épaisses. On n'apercevait plus que la pointe des vagues écumeuses.

Vers trois heures du matin, tout devint tranquille : ce calme ne dura que peu de minutes. Le vent de sud et de nord-ouest qui, précédemment,

avaient régné alternativement, furent remplacés par le nord-est; arrivant de la mer avec un bruit effroyable, il chassa impétueusement vers la grève les navires qui avaient échappé à l'ouragan. On les vit voler avec la rapidité de la flèche par-dessus les brisans et le ressac de la côte, pour venir se briser sur le sable, aux cris confus des naufragés et de ceux que l'humanité amenait à leur secours. »

Ces bouleversemens de la nature sont heureusement assez rares; ils ne s'étendent pas sur une grande étendue de pays.

On aurait tort de conclure, de tous les avantages dont l'Hindoustan jouit sous le rapport du climat, que cette contrée présente partout une félicité constante. Les rivières qui viennent du nord, soit qu'elles coulent à l'est vers le Gange, ou à l'ouest vers le Sind, laissent entre elles, entre le vingt-quatrième et le trentième parallèles, une vaste région très-aride, dont l'aspect ressemble à celui des plus tristes déserts de l'Arabie et de l'Afrique. Dans d'autres parties de l'Hindoustan, sur le penchant des montagnes, ou dans les terrains marécageux, le long du bord de la mer, la trop grande abondance des eaux n'est pas moins funeste. La combinaison de la chaleur et de l'humidité causent un luxe de végétation qui gêne la marche régulière de la culture. Enfin les djungles sont couverts de roseaux et de broussailles épineuses à un tel

point, qu'ils en sont presque impraticables. Nonobstant ces portions de terrain condamnées à la stérilité, l'Hindoustan renferme peut-être dans ses limites une plus grande proportion de terre propre au labourage que tout autre pays du globe, à l'exception de la Chine.

Les habitans n'ont pas négligé les bienfaits que leur prodiguait la nature. Dès les temps les plus reculés, l'agriculture fut honorée et pratiquée dans l'Hindoustan; toutefois on remarque dans les détails de ce premier des arts, plutôt les efforts persévérans du travail individuel, que les résultats de l'habileté, de l'intelligence et des combinaisons fondées sur l'observation. Les instrumens employés sont extrêmement imparfaits. La charrue n'a ni coutre, ni versoir, le soc n'est pas non plus assez fort pour pénétrer en terre à plus de trois pouces de profondeur, ou pour en retourner une partie quelconque: le timon aussi est construit de manière que le laboureur ne peut presque pas le diriger. Les bœufs sont exclusivement employés au labourage; dans le sud, on se sert de buffles, et même ces deux animaux, quoique incapables de tirer à l'unisson, sont souvent attachés ensemble. On ne sait ce que c'est qu'une rotation raisonnée de récoltes. Dans certaines provinces, le cultivateur ne cherche qu'à tirer le plus grand produit possible

de sa terre, sans la laisser reposer. Souvent deux récoltes sont ensemble sur le même champ; la tardive est prête à pousser aussitôt que la hâtive est enlevée. On continue de cette manière jusqu'à ce que le champ soit totalement épuisé; alors il faut par force le laisser reposer pendant quelque temps. Certes, on ne peut rien concevoir de plus barbare qu'un procédé semblable. La négligence des engrais est encore un des défauts essentiels de l'économie rurale des Hindous. L'interdiction prononcée par la religion contre l'usage de la nourriture animale, empêche d'élever une quantité suffisante de bestiaux. Par malheur aussi, la bouse de vache étant regardée comme sacrée, est appliquée à des emplois bien plus relevés que celui d'être éparpillée sur la terre pour l'amender. Indépendamment de son application pour des motifs religieux, on en enduit souvent les murs par ornement, et quand elle sèche, elle passe pour la plus excellente substance combustible. C'est pourquoi l'on voit des femmes bien mises qui en portent constamment dans des paniers sur leur tête pour la vendre au marché. Dans le nord, on ne fume pas du tout les terres; dans le sud, on répand en petite quantité sur leur surface des cendres et des végétaux desséchés: enfin les Hindous ne savent ce que c'est que d'affermir des terres par un bail. Le paysan n'a un terrain que d'année en

année; tant qu'il paye bien le loyer stipulé, l'usage le met à l'abri d'être chassé; mais dans un pays où les grands dominant de la manière la plus arbitraire, un fermier riche ne serait pas en sûreté. La seule partie de l'économie rurale des Hindous, qui puisse mériter l'attention d'un observateur européen, est l'irrigation, dans laquelle on déploie beaucoup d'habileté et d'activité. Au moyen de différens appareils, l'eau est élevée d'un terrain bas à un plus élevé, et l'on fait des levées pour la retenir et la diriger. Des princes et de grands personnages ont, par politique et par humanité, fait construire sur une grande échelle des étangs, des pièces d'eau et des réservoirs, afin de réunir les eaux de pluie: plusieurs de ces beaux établissemens n'ont pas toujours été entretenus avec assez de soin.

Le principal objet de culture est le riz; on y joint aussi le sorgho et les plantes légumineuses; c'est ce qui est la base de la nourriture, on ne sème le froment et l'orge que dans les cantons septentrionaux ou montagneux. Il y a généralement deux récoltes par an, l'une de riz, l'autre de sorgho et de légumes farineux; quelquefois il n'y en a qu'une, quelquefois aussi l'on en fait trois.

La classe ouvrière dans l'Hindoustan ne gagne que sa subsistance: si donc le prix du riz augmente, elle est dénuée de toute ressource. Il est

vrai qu'elle n'a pas de grandes dépenses à faire ; la douceur du climat la dispense d'acheter ses vêtemens qui emportent une partie du salaire de l'ouvrier européen ; une chétive cabane lui suffit. La charrue dont le paysan fait usage lui revient à moins d'une roupie (2 fr. 50 cent.) ; un bœuf de labourage ne lui coûte que quatre roupies (10 fr.). Mais il est indispensable de se nourrir, et d'après l'humidité qu'il exige, le riz est la plus précieuse de toutes les récoltes. On ne regarde pas comme une disette quand il s'élève à un prix quadruple de celui auquel il se vend dans les années où il est à bon marché. Quand la pluie manque totalement, comme on ne sait ce que c'est que de faire des provisions pour les cas de nécessité, alors il survient une famine qui entraîne une suite de calamités dont, fort heureusement, l'Europe ne peut pas se faire une idée. On a vu dans ces périodes de désolation les parens vendre leurs enfans pour avoir quelques livres de riz. La mortalité fait des progrès effrayans ; des familles entières disparaissent ; la population de tout un village périt. La famine de 1769 dans le Bengale, celles de 1779 et de 1793 dans le Decan, ont offert des scènes qui font frémir d'horreur. On a évalué à plusieurs millions le nombre des malheureux qui succombèrent à leurs maux.

Les autres produits de l'agriculture de l'Hin-

doustan, sont le sucre qui abonde partout, notamment dans les provinces de Bahar et de Benarès, et dans d'autres territoires de l'intérieur. D'après le bon marché de la main-d'œuvre, il revient à un prix qui n'est que la sixième partie de celui du sucre des Antilles. L'opium que l'on tire principalement des territoires de Bahar et de Benarès, est le meilleur. Le gouvernement britannique a fait un monopole de cette drogue, ce qui a beaucoup découragé la culture du pavot qui la donne ; la récolte en est très-incertaine, quelquefois l'opium rapporte de gros profits. d'autres fois, il paye à peine les frais. Le coton croît partout, celui d'Agra et du Decan a le plus de réputation. Le plus beau ne coûte que 60 fr. le quintal. Le grand marché est à Mirzapour dans la province de Benarès, où il est apporté par terre quelquefois d'une distance de plus de cent cinquante lieues. Le tabac est une plante introduite dans l'Hindoustan ; il y est cultivé universellement pour la consommation du pays. L'indigo est une plante indigène, de même que le poivre dont le meilleur est celui de la côte de Malabar.

Il faut ajouter à ces productions qui forment le fond du commerce, la noix d'arec et la feuille de betel, le cardamome, épice très-estimée dans ces contrées, le lin, le chanvre, le safran ; le sesame

qui fournit une huile excellente, l'anis étoilé et beaucoup d'autres plantes.

Les forêts sont remplies d'arbres extrêmement utiles ; on y trouve le tek, toutefois moins abondamment que dans la presque île orientale, le sandal, le bois rouge et une quantité d'autres qui servent, soit pour la charpente, soit pour la teinture. Le figuier des Indes, le figuier des pagodes ou figuier religieux, le figuier du Bengale ou pipal, sont trois arbres consacrés par la religion. Le figuier des pagodes acquiert jusqu'à dix pieds de circonférence, et quelquefois une grosseur telle qu'il faut plusieurs hommes pour l'embrasser ; sa cime, formée de branches nombreuse, s'étend horizontalement ; ses feuilles sont irrégulièrement arrondies, à peine échancrées en cœur à leur base, légèrement sinuées en leurs bords, terminées par une pointe particulière et fort allongée ; elles sont glabres, luisantes et d'un vert gai en-dessus, plus pâles en-dessous ; elles sont portées sur des pétioles grêles un peu longs, ce qui fait qu'elles sont facilement agitées par le moindre zéphyr. Les Hindous ont une grande vénération pour cet arbre, parce qu'ils croient que leur dieu Vichnou est né sous son ombrage. Ils le plantent autour de leurs pagodes, et il n'est permis à personne de le couper. Le pipal ou arbre de pagode, s'élève sur un tronc fort gros, à une quarantaine de pieds ; sa cime est très-

étendue, composée de branches nombreuses dont les inférieures donnent naissance à de longs jets cylindriques, pendans, nus, ressemblans à des cordes, s'enracinant dès qu'ils touchent la terre, de sorte que dans les lieux où ces arbres croissent naturellement, leurs bifurcations et leurs entrelagemens rendent les passages très-difficiles. Les Hindous dirigent ces jets de manière à en former des arcades régulières, au-dessous desquelles ils placent leurs idoles ; et ces espèces de berceaux leur servent de temples ou de pagodes. Quant au figuier des Indes, son port et la manière singulière dont il se propage, en ont toujours fait un sujet d'admiration pour les voyageurs et les naturalistes. Il forme un grand arbre toujours vert, qui subsiste pendant plusieurs siècles, et qui étend au loin ses branches, sans qu'on puisse fixer leur longueur : car ces branches donnent naissance, de distance en distance, à de longs jets, ressemblant d'abord à des cordes ou à des baguettes, et descendant vers la terre pour s'y enraciner. Bientôt après que ces jets sont fixés, ils forment des troncs semblables à la tige principale, et ceux-ci produisent à leur tour de nouvelles branches d'où descendent de nouveaux jets qui ne tardent pas à s'enraciner de la même manière, de sorte qu'un seul arbre en s'étendant et en se propageant ainsi de tous côtés sans interruption, peut avec

le temps former pour ainsi dire une petite forêt.

Le cocotier et les différentes espèces de palmier, embellissent les paysages et sont fort utiles aux habitans, par les fruits, les liqueurs, l'huile, les cordages, le bois et beaucoup d'autres objets qu'ils leur fournissent. Le bananier à petits fruits a de tout temps servi à la nourriture des Hindous. Le bambou qui croît en abondance dans les terrains frais ou marécageux et dans les djungles, est d'un grand secours pour la construction des habitations légères du pays. L'ananas se rencontre fréquemment.

Nos arbres à fruit prospèrent dans le nord de l'Inde, tandis que dans les parties méridionales croissent le jacquier, le jambosier, le goyavier, le manguier; le tamarinier est très-commun. Enfin quantité d'arbres, d'arbrisseaux et de plantes, tels que l'azedarach, le sambac, le nagatalli, le sindrincal illixora, le kadtoumaligou ou jasmin à grandes fleurs, et une foule d'autres sont remarquables par leurs belles fleurs. C'est du Bengale que nous vient ce rosier au feuillage vert et luisant qui fleurit sans discontinuer et qui porte le nom du pays d'où il a d'abord été apporté en Europe.

Les forêts et les montagnes de l'Hindoustan sont peuplées d'une grande diversité d'animaux sauvages. On trouve quelquefois des troupes de plus de cent éléphans; quand on a réduit ces ani-

maux à l'esclavage, on les employe à traîner des canons et des caissons d'artillerie, à soulever des fardeaux pesans, à mettre en mouvement de lourdes machines, ou à porter sur leur large dos une tente dans laquelle s'assoit un grand personnage. Le rhinocéros vit dans le Bengale, surtout dans les djungles et dans les terrains marécageux. Le buffle recherche les mêmes endroits. On y trouve aussi le tigre qui vient y chercher un asile contre les chaleurs du jour. Les léopards, les panthères, les caracals, l'ours, le chacal, le loup et d'autres bêtes féroces, rôdent dans les plaines et dans les montagnes; on y rencontre aussi des ours et des hyènes.

Les singes se montrent partout en bandes nombreuses; quelquefois ils viennent par centaines jusque dans les endroits habités. La superstition leur accorde une entière liberté. Le midi de la presqu'île est infesté de grandes chauve-souris, dont quelques espèces ravagent fréquemment les vergers. La côte de Malabar a beaucoup de porc-épics, ainsi que le pangolin que l'on apprivoise et que l'on garde dans les maisons.

Le cheval du Bengale est petit, mais excellent à la course; les meilleurs chevaux de l'Hindoustan viennent des pays étrangers. En général, les indigènes font peu d'usage de ces animaux. Les ânes et les mulets n'y sont pas d'un emploi gé-

néral. Dans le nord, on rencontre quelquefois des troupes d'ânes sauvages. Les chameaux et les dromadaires sont communs dans le nord. On voit beaucoup de moutons à grosse queue, des chèvres sauvages et domestiques, des porcs, des sangliers, des daims et des cerfs de plusieurs espèces, et beaucoup d'antilopes.

Le bœuf et la vache sont l'objet de la vénération; le bœuf est attelé à la charrue, mais jamais il ne tombe sous la massue du boucher. L'attouchement d'une vache purifie de tous les crimes. Cette race sacrée, fort belle dans le Gazarate, le Malvah et le Bengale, est le zebu qui se distingue de notre gros bétail par une bosse de chair posée sur le dos.

On a découvert dans l'Hindoustan la race primitive de notre coq et de notre poule, des paons sauvages, la poule sultane qui a de si belles couleurs, beaucoup d'espèces de perroquets, quantité d'oiseaux de nos climats, et plusieurs autres très-curieux.

Les vers à soie sont très-communs dans le Bengale, où leurs fils précieux forment un objet de commerce important. Les abeilles, presque toutes sauvages, fournissent un miel très-aromatique.

De même que tous les pays chauds, l'Hindoustan fourmille de serpens, dont plusieurs sont dangereux par leur morsure, de crocodiles, de lé-

zards, et de divers reptiles hideux, de grosses araignées, et d'autres insectes dégoûtans.

La mer qui baigne les côtes de l'Hindoustan est très-poissonneuse. Beaucoup d'espèces de ces habitans des eaux, entre autres les plus communs, se retrouvent en Europe.

Plusieurs rivières de l'Hindoustan charrient de l'or; cependant cette contrée n'est pas célèbre pour les mines de ce métal, quoiqu'il s'y en trouve, ainsi que des mines d'argent dans le Carnatic, le Bengale et le Golconde. Il y a des mines de cuivre dans les provinces d'Agra et d'Adjimer.

C'est surtout pour ses mines de diamant que l'Hindoustan est célèbre; on en trouve dans les cantons de l'est et du centre du Balaghât, notamment dans le Tehinourpollam, à peu de distance de Coddapah; les villages de Condapetta et d'Ovalompally, et ceux de Lamdour et de Pincthetgapadou, enfin le territoire de Gouty, sont fameux par leurs mines de ces gemmes. A très-peu d'exceptions près, les mines de diamant, dans cette partie de l'Hindoustan, sont situées entre la Crichna et le Pennar; c'était de là que l'on tirait les diamans de Golconde; le pays de ce nom n'en a jamais fourni un seul; on croyait qu'ils en venaient, parce que le fort de Golconde, qui était autrefois la citadelle de la capitale d'un grand royaume, sert encore de dépôt à ces pierres pré-